

Suzanne Dumouchel
L'apprentissage du moi

Monique Brunet-Weinmann

Volume 24, Number 97, Winter 1979–1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54685ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brunet-Weinmann, M. (1979). Suzanne Dumouchel : l'apprentissage du moi. *Vie des arts*, 24(97), 37–39.

SUZANNE DUMOUCHEL

L'APPRENTISSAGE DU MOI

Coincée entre deux hommes, entre deux ombres, entre deux morts, sans acrimonie, ni regret, ni révolte. Ou plutôt, elle-même ombre portée de leurs deux silhouettes convergentes, Suzanne Dumouchel, fille de Louis-Philippe Beaudoin et la femme d'Albert, s'est retrouvée vivante après le 11 janvier 1971, seule avec la tâche de transmuter la double mort en une naissance à soi-même. Il n'y a pas moyen d'échapper à ce commencement: initial, initiation, descente aux enfers. Cela aurait pu donner lieu à une psychanalyse. Pour Suzanne Dumouchel, entourée de livres dès l'enfance, c'est l'expérimentation sans littérature de la mise en mots, le moyen de l'écriture avec pour fin l'exorcisme de l'Autre (tous les autres) et, au point final, la prise en considération de soi. Un prénom dont il faut faire une signature: Suzanne, peintre-graveur, toute une œuvre, techniques diverses, des tiroirs pleins.

Fille d'artiste

La thèse de maîtrise en éducation de l'art qu'elle présente à l'Université Concordia en 1976 raconte *La première école d'art graphique en Amérique*¹, «pour que la jeune relève et les nouveaux historiens d'art sachent retrouver par son historique la beauté de son éclairage tamisé, discret, à l'époque où les néons des rues, des édifices, des cegeps, des gloires tapageuses aveuglent»². Tribut à la mémoire du père, artiste-reliure, fondateur en 1936 de l'École de reliure, intégrée en 1943 à l'École des arts graphiques, devenue Institut en 1956, aujourd'hui, Cegep Ahuntsic. L'année qui sonne le glas des écoles spécialisées meurent Louis-Philippe Beaudoin et Jean-Marie Gauvreau, dont l'École du meuble avait suivi un cheminement parallèle, Institut des arts appliqués puis Cegep du Vieux-Montréal.

Du père, elle tient le goût de l'exaltation: «Il nous emballait. Il avait le don de nous faire croire à ses rêves et de nous faire attendre leur réalisation. La vie se déroulait dans un monde à part, sans aucun confort matériel. Mais le soir, il apportait à la maison ce qu'il avait décousu dans le jour, avant de commencer la reliure. Alors, ma mère et moi, on lisait, on lisait, sans tout comprendre, mais sans la moindre censure»³. De là une sensibilité à fleur de peau au texte, à la poésie, au seul nom d'un écrivain admiré (toujours l'admiration) et un amour profond du papier, comme objet d'art en soi. Elle a beaucoup joué de ses nuances et de ses grains lors de la période blanche consécutive à la visite du pavillon italien à l'Expo 67. Elle ose à peine effleurer la finesse du papier de riz, masquer par des couleurs sa transparence moirée. Dernièrement, elle a supprimé la marge blanche autour de ses gravures, et le passe-partout qui cachait le bord irrégulier de la feuille.

Dans le sillage de son père aussi, à l'âge de la plasticité préscolaire et des ancrages déterminants de la vision et de l'imaginaire, elle a vécu quatre années à Paris. Ce séjour est suivi plus tard d'innombrables étés où les Dumouchel se lient à des artistes français, souvent chez eux hôtes de passage au Québec.

Femme d'artiste

Cesser d'être «la femme de l'artiste» même dans le veuvage n'est pas chose aisée quand on sait la place prise ici par l'enseignement de Dumouchel et le foyer d'animation artistique, culturel, qu'il suscita autour de lui tant à Valleyfield que dans la maison historique du Sault-au-Récollet habitée depuis 1947. Qui dit «foyer» pense «femme», c'est-à-dire: infrastructure, intendance,



1. Suzanne DUMOUCHEL
Jeux de lumière, 1967.
Acrylique sur toile; 91 cm 4 x 121,9.

pourvoyeuse des nourritures terrestres sans quoi les spirituelles brillent sans la chaleur, l'abandon, le pétilllement du bien-être. Le thème des *Natures mortes* n'est pas dans son œuvre un choix purement formel, plastique, privilégiant le cercle sur la pomme: il est senti de l'intérieur, par la pulpe. Le plaisir que procure la ligne des contenants — bouteille, flacon, théière, coupe — est approfondi de bleu dense ou de vert Braque par la poésie gustative du contenu invisible.

En ce temps-là, il était naturel d'être Marthe assurant d'abord le service du Maître, puis Marie tirant la meilleure part de sa parole. «L'esprit sublimateur du couple était à son apogée et les étudiantes en art devenues épouses d'artistes, instinctivement s'effaçaient, mettaient en valeur (sans amertume aucune) les chances de travail de leur homme. Rita Bellefleur, Louise Jasmin, Joe Varin, Margot [de Tonnancour] et moi, follement amoureuses, valeurs toutes en coulisse, éminences grises bien sûr, qui étions quand même troublées par Simone de Beauvoir»⁴. L'image du couple alimente souvent les peintures sur toile, à l'acrylique ou à l'huile. C'est en fait une variation sur le *Nu féminin* que Suzanne Dumouchel a traité avec bonheur dans les années 67-70, passant d'une odalisque couchée, corps aux formes pleines, rondes, zébré par les *Jeux de lumière* et les tissus rayés à une silhouette longiligne, dressée, cou tendu, et multipliée telle une obsession.

Hantise de la solitude, raidissement contre l'abandon d'avant la mort? Car après, démantèlement de toute résistance à la troisième personne, plongée au fond du gouffre, pour y trouver le Je.



2

Artiste-femme

Espace, c'est le titre d'une fiction composée cet hiver, dans le cadre universitaire, auto-analyse de la chute intérieure au creux d'un puits pour la remontée lente vers l'air et la lumière: naissance du Moi. Les dessins de la page de garde le révèlent bien: un drame à finir se résout entre Éros et Psyché, avec Zéphyr, l'élément Air essentiel dans l'imagination matérielle de Suzanne Dumouchel, et le papillon, image de l'âme fragile, hésitante, à peine libérée de sa chrysalide. Les mots consacrent la prise de conscience mais le processus était déjà en train depuis plusieurs années, au moins depuis un dessin à l'encre écoline de janvier 1976 qui semble inaugurer la récurrence d'une image abstraite et signifiante, équivalent visuel, spatial, du récit. Il s'agit d'une série de cercles concentriques comme des ondes s'élargissant à partir d'un centre noir qui captive et instaure la profondeur, le creux, le tourbillon. Les variations sur ce motif se multiplient en 1978: le cercle est doublé, pluriel, les foyers se répétant, décentrés; deux pôles approchent d'une rencontre, d'un contact, champ énergétique; d'un point commun au bas du plan, une succession d'anneaux se conjugue à des droites: spirale, dynamisme explosif orienté vers le haut.

Cette image exprime la quête du centre au lieu de l'expansion centrifuge, l'apprentissage de l'égoïsme, l'étude de l'Égo: «J'ai eu le goût de l'égoïsme, et de ne penser qu'à moi»⁵. Suzanne Dumouchel y travaille avec application, comme à un devoir: «Je dois croire en mon travail. Mes élèves me donnent des leçons chaque année avec la foi qu'ils ont en leurs balbutiements»⁶. Non plus admirer, mais se regarder soi-même jusqu'à traverser le *Miroir*, comme dans un fascinant collage de 1966. Dans une série de grandes toiles en 1975, elle rend hommage aux peintres, aux poètes admirés: *Bonjour*, *Cézanne*, *Bonjour*, *Éluard*, réponses à des

stimulations poétiques ou picturales. «Bonjour» au sens d'«au revoir»: subterfuge pour se détourner d'eux.

Depuis ces variations sur trois tons, Suzanne Dumouchel est passée à un allègement encore plus grand de la surface, des couleurs: peindre les éléments, le fluide (mais on rencontre Monet), l'immatériel, l'air, sans aucune référence figurative comme dans les lithographies passées, aile, oiseau, papillon ou ballons rouges. Enlever, épurer, enlever encore, libération, envol! Bachelard a donc raison: c'est en se laissant emporter par son élément fondamental — et quel plus enlevant que l'air? — qu'on peut se bien porter soi-même et trouver son centre vital, son dynamisme propre. Depuis sa re-naissance, la femme a pris une grande bouffée d'air et fait peau neuve, et depuis l'artiste se lève, s'élève, et l'ascension doit être longue encore...

1. La publication aux Presses du Cégep Ahuntsic est attendue pour l'automne 79.
2. «Ma perception de Prisme d'Yeux», *Le Canada*, vendredi 27 février 1948, repris dans *Propos d'Art* à l'occasion de l'exposition «Hommage à Pellan» organisée par Suzanne Dumouchel à la Galerie Signal, Vol. 2, no 9, 5 mars 1977.
3. Entrevue du vendredi 29 juin 1979.
4. «Ma perception de Prisme d'Yeux», op. cit.
5. et 6. Entrevue du 25 juin 1979.

Née en 1920, Suzanne Beaudoin épouse Albert Dumouchel en 1943. Elle lui donne deux fils, Jacques et François. Diplômée de l'École des Beaux-Arts de Montréal en 1956, elle étudie à Paris la lithographie et l'eau-forte.

Professeur au Cégep du Vieux-Montréal depuis plus de dix ans, elle siège dans de nombreux jurys et comités, assurant la vice-présidence de la Société des Artistes Professionnels du Québec, en 1976 et 1977.

Sa participation à de nombreuses expositions nationales ou internationales est continue. En mars 1980, elle aura notamment une exposition particulière à La Chasse-Galerie de Toronto.



3

2. *La Pigeonnière*, 1973.
Lithographie; 76 cm 2 x 101,6.

3. *Bonjour, Cézanne*, 1976.
Huile sur toile; 121 cm x 152,4.